

Lin Posture

Catherine Mesmeur

Lin Posture

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Romans :

- Le Méridien du Gerfaut – Editions LACOUR OLLE 2013 :
- Prix « Coup de cœur » de l'INSA et l'UERA (Union des Ecrivains de Rhône-Alpes) en 2013.
- Prix « Dynamique au Féminin » – Festival du livre d'Ambronay en 2014.
- Exit Exquise Memory – Editions EDILIVRE 2013

Nouvelles :

- « La Dame à la Licorne » recueil « Poètes et Nouvellistes d'aujourd'hui 2023 » – Association LES AMIS DE THALIE (87), parution en septembre 2023.
- « Avec mon couteau suisse », mention d'honneur – Anthologie « Poètes et Nouvellistes d'aujourd'hui » – Association LES AMIS DE THALIE (87) 2022.
- « Toxique tattoo », nouvelle lauréate – recueil collectif « Anges ou démons » – Association PANDORE (21). 2012
- « Quelques grains de Chat Beauté » : recueil collectif « Sur les sentiers des souvenirs d'enfance » – Editions DU BORD DULOT (47) 2009.

La linière

De loin, on dirait une enfant. Sa natte roule sur son encolure à la cadence de son pas. En larges enjambées à travers les hautes herbes que souligne d'un fin pinceau bleu la marée montante. La nappe ondule, courbe ses crêtes sous le vent. À sa surface, des lignes ondoient et se partagent sans discorde pour se rejoindre, en faisant trébucher entre elles les fragiles corolles. La natte roule en silence. De ses brodequins elle pénètre le front mouvant, écrase les tiges graciles, libère leurs racines. Sa main se détache sur le côté. Ses doigts menus de brodeuse planent, accordent à chaque fleur un geste d'amour éphémère en les caressant. Puis, dans un mouvement mécanique, elle se met à les arracher une à une. À pleines mains, elle empoigne les papillons de lin bleu qui volent autour d'elle. Soudain, son regard se fige. Elle fouille la lame de la falaise à l'extrémité du champ avec une lueur de panique, puis s'arrête, désorientée.

Tout son corps semble aspiré par la houle végétale, jusqu'à disparaître. Sur la terre meuble qui assèche ses larmes comme un buvard, Annaïck Jarez dépose quelques hoquets nerveux et des petits

tremblements. Quelques secondes s'écoulent. Les cris perçants d'une mouette font repartir le mouvement. La tresse rejaillit, se balance à la recherche d'un but. Les brodequins fouissent la terre, éparpillent pêle-mêle les insectes, et font toute une agitation sous le soleil de plomb dans la clarté de juin. Elle traverse la linière, se retourne sur la travée offerte au ciel, puis d'un pas pressé, atteint le bord de la falaise. Elle se penche. Le corps est là, juste en dessous. Elle le contemple comme un rebut inerte rapporté par une houle désinvolté. Il s'accroche au granit par ses tentacules disloqués. Et sous la longue chevelure blonde poissée de sang, des petits crabes ont envahi les lèvres, venus précipiter la fin d'un soupir. Mais, le corps semble pour elle, comme accessoire. Et puisque l'objet est tombé, elle se dit qu'il est naturel que le corps l'ait accompagné.

Reprenant son inspection depuis le rebord du promontoire, elle se déplace pour mieux cerner le contour flasque serti dans la roche, à la manière d'un pâle rubis. D'un seul coup, ce qu'elle a observé une première fois, puis une seconde fois, lui monte au visage avec une cruelle évidence. Elle étouffe un cri. À la hauteur du poignet gauche la main a été sectionnée, emportant avec elle ce qu'elle était venue chercher. Elle se retourne. Au loin, à travers la poussière ocre, elle devine au ronronnement familier, la cabine de l'arracheuse soulevant sa table étaleuse comme un étendard d'acier.

Le rouissage du lin allait commencer, fournissant avec sa main d'œuvre, des bras et des yeux qui

se pencheraient inévitablement du haut de la falaise. D'un geste de dépit, elle fouette d'une guillotine improvisée les dernières fleurs de lin. Puis, au moment de pénétrer à l'intérieur d'un taillis, il lui vient une pensée pleine de respect pour la morte. En même temps une expression railleuse se dessine sur son visage. Une dernière fois, elle ne manque pas de s'incliner devant ce talent particulier qu'elle avait d'attirer les foules. Elle se remémore sa présence lumineuse, dont l'aura reléguait au vestiaire n'importe quelle autre créature. L'évocation s'efface, remplacée brusquement par une expression haineuse.

– Belle tu l'as été, mais pour ce que ça t'a servi ! Tu fais moins la maligne maintenant, avec les crabes... Adieu, Garance-la-Rouge !

La tresse rebondit sur ses épaules, vient frapper les pendentifs aux lobes de ses oreilles. Sa course folle, de lande en chemin creux, s'achève à l'entrée de Porquister, à deux cent mètres du Café du Phare. Elle s'installe sur une pierre de bornage, afin de reprendre son souffle et remettre un peu d'ordre dans ses vêtements. Tout en arrangeant les plis de son chemisier, elle organise aussi ses pensées. Car, elle avait appris de son métier de brodeuse chez la « Tante Jacquet » – la dernière dentellière du port – qu'un ourlet en zigzag n'est pas un signe de créativité, mais d'une coupable nonchalance à laquelle il faut remédier sans délai. Se jugeant prête, elle se dirige vers la devanture du café. Elle n'y ferait qu'une halte, à cause de Marlin : Michel à l'état civil. Sauf que le

surnom de Marlin, il l'avait écopé trois ans auparavant avec sa peine de prison, en raison d'un appendice nasal retroussé à côté de la norme.

Elle se fraie un chemin entre les tables recouvertes de dominos, maniés par des habitués braves et menteurs. Puis adresse un salut à son oncle Gaby, dit le Gabier. Marin reconverti au gréement de ses pieds de tomates, haubanés à l'excès en prévision des tempêtes. Derrière le bar dépoli par le lustre de navigateurs, jamais sortis du port ou sur le déclin, Marlin est en pleine conversation avec Corinne, une écervelée de la planche à voile. Dans cette catégorie, Annaïck range en vrac la plupart des surfeuses promues au rang d'expertes, après seulement trois sorties en mer, y compris l'escale imposée en compagnie de Loann, le moniteur de l'école de voile.

Contrairement à elle. Car, elle avait appris dans le ventre dur des rouleaux qui vous cisailent et vous équarissent d'une gifle sens contraire, avant de vous siphonner sous la voile, tête la première. Son maître avait été Brad. Un épagueul qui voguait sur la planche sans qu'on l'y invite et poussait la dérision canine comme sa planche, dans le sens des vagues. Face à Marlin, elle s'impose sans préambule, renvoyant la naïade à sa partie de dominos. Il la dévisage attentivement ; pourtant d'un air réprobateur où se mêle une sorte de mépris :

– Je te signale que cette cliente est également la fille de mon principal fournisseur. C’est peut-être trop te demander de faire un effort ? Qu’est-ce que tu as ? T’en fais une tête, on dirait que tu as croisé le diable en personne !

– Cette fille, j’aime pas qu’elle te tourne autour ! Et puis, je me suis encore attrapée avec le patron. Toujours à me comparer avec sa Garance... Fabriquer des prototypes de bateaux, tu parles d’un métier pour une femme ! Il peut toujours courir que je vais m’aligner avec mes dentelles. En tout cas, demain, il n’a pas intérêt à m’en causer, parce que ce sera trop tard !

– Ah oui ? Pourquoi donc ?

Au même instant, ils sont interrompus par le bruit de la porte qui bascule sur ses gonds. Elle s’ouvre sur la silhouette du facteur qui s’avance devant le comptoir. L’homme relève sa visière et scrute chacun d’un air grave ; sa sacoche en bouclier, les poings scellés sur sa taille. Il examine les clients longuement et savoure son petit effet : bref et volatile miracle de sa toute-puissance. Dans le fond de la salle, le silence acquiesce et s’invite. Il quadrille les murs, contamine chaque table, rampe depuis le carrelage pour se hisser autour des verres qui se figent. Au centre, la casquette bleue du facteur tangué comme une balise ; à laquelle comme des perdus ils se sont tous accrochés. Même Marlin, en train de mastiquer une boulette de plaisanterie, s’immobilise derrière sa tireuse à bière. À présent, tous les regards sont braqués sur la sacoche, s’attendant à la voir

s'ouvrir sur un mystérieux parchemin. Subitement rattrapé par son émotion, dans un souffle rauque et totalement disproportionné, le préposé des postes finit par délivrer sa nouvelle :

– La Garance... La Garance Lebon, on l'a retrouvée morte, en bas de la falaise de Ouestic ! Et c'est pas un accident. Vous savez pourquoi ?

Pendant quelques secondes, la question fait le gros dos au-dessus du comptoir. Puis, il les observe tour à tour, s'arrêtant sur le quincaillier, à cause de son chien qui vient lui rogner les semelles jusqu'à la porte. Ensuite, sur la Marthe et ses patins de cérémonie fartés à l'excès pour la traversée du salon, d'une seule traite et le café brûlant à la main. Et sur celui-là encore, caché derrière le porte-manteau... Ce roublard de Gustave qui lui compte obstinément ses noix à terre et joue à présent la diversion, le regard fuyant pour dénombrier les ampoules grillées au plafond. Le facteur jubile mais n'en montre rien. Alors qu'il vient de mettre ses concitoyens hors d'état de nuire, ce désaveu loin de les affecter, les rend plutôt audacieux et volubiles.

Les commentaires fusent en sourdine, alimentent le brouhaha. Et sur ce bâti se trame déjà la rumeur. Un scénario que chacun forge dans son imaginaire en plaçant d'avance la victime sur un bûcher. Le facteur finit par oublier sa mission de paisible colporteur pour achever de les frapper de sa nouvelle imparable. Mais auparavant, il se délecte d'une ultime cruauté. Lentement sur le fil à plomb du

silence, il laisse s'écouler plusieurs secondes interminables, aussi pesantes que des gouttes de poix. Ils se dévisagent entre eux, mais personne ne bronche. Puis d'une voix forte et tranchante, il leur assène :

– Parce qu'on lui a coupé la main. Comme j'vous le dis !

Bob Lessange

Il descend du train péniblement, regrettant d'avoir à franchir les trois marches avant le quai. Sa dernière crise de goutte se rappelait sans cesse à l'extrémité de son orteil. Linda lui avait dit qu'elle l'aimerait moins sans son orteil. C'était un argument... Il y songeait. Mais, à partir de ce premier lundi de juillet, en tant qu'officier de la Police judiciaire à Rennes, il était consigné par son enquête dans un petit port en bout de crique, connu pour son cidre, son lin et son fleuron : Linfratex. Une société récemment cotée en bourse qui défrayait le Landerneau maritime par une débauche d'innovations. Claude Rambusier, le gérant de cette dynamique entreprise, avait réussi le pari d'introduire dans les coques de ses catamarans, le lin que son cousin Joël Le Louet cultivait. Ce mariage inédit, entériné dans un panneau sandwich breveté, faisait la renommée et le cash-flow éblouissant de l'entreprise.

Pendant son trajet, Bob Lessange s'était plongé dans les premiers éléments de l'enquête pour oublier les élancements au bout de son pied. Ce qui était contraire à ses habitudes. Car, en général, il préférait